

Jean-Claude KAUFMANN

PREMIER MATIN

(Comment naît
une histoire d'amour)

ARMAND COLIN

Parmi les récentes parutions de l'auteur

Un lit pour deux, J.-C. Lattès, 2015

Identités, la bombe à retardement, Textuel, 2014

La trame conjugale, 2^e édition, Armand Colin, 2014

La guerre des fesses, J.-C. Lattès, 2013

Oser le couple, Armand Colin, 2012, rééd/ Le Livre de Poche, 2013

Le Sac, J.-C. Lattès, rééd. Le Livre de Poche, 2012

Quand je est un autre, Armand Colin, 2008, rééd. Pluriel 2012

Pour vous informer sur l'actualité de l'auteur, vous pouvez consulter son blog :
www.jckaufmann.fr

Maquette de couverture : ©Misteratomic

La 1^{re} édition de ce texte a paru en 2002 aux éditions Armand Colin dans la collection « Individu et Société », dirigée par François de Singly.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



©Armand Colin, 2015 pour cette nouvelle édition

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-60151-5

www.armand-colin.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

à la nouvelle édition

Ce livre entretient un rapport très particulier avec le roman. Dans le travail d'enquête préparatoire, avant même que les premières lignes ne soient rédigées, tout commença par une sorte d'amour déçu. Car j'aime les romans, beaucoup. J'étais sûr qu'ils pourraient m'aider. J'avais un peu peur d'interroger les gens sur des questions aussi intimes (leur demander comment cela s'était passé pour aller faire pipi lors de leur première rencontre amoureuse !!), il me manquait des éléments de référence pour me rassurer. Je pensais les trouver dans les romans. Or je ne trouvai rien, ou presque. Des mois de lecture pour presque rien (pardon à Albert Cohen, à Stefan Zweig, à Carol Shields, à Charles Bukowski et à Milan Kundera ; leurs exceptions, dûment répertoriées dans les pages qui suivent, n'en furent pour moi que plus merveilleuses). Quelle désillusion ! Je me souviens quand je sentais qu'allait approcher la scène cruciale. Je ralentissais ma lecture, mon cœur battait plus fort, je tournais la page naïvement confiant... Hélas les personnages passaient de la nuit d'amour aux événements de la journée sans plus d'attention aux détails prodigieux du premier matin. Rien de sérieux sur l'éveil, rien du tout sur la sortie du lit ou sur la toilette, moins d'une ligne sur le petit-déjeuner. Une misère ! Je me souviens avoir fait le parallèle avec le cinéma, infiniment plus généreux sur la question. J'étais très triste pour le roman.

Que l'on me pardonne cette affirmation péremptoire qui fera sans doute hurler la critique littéraire, mais pour moi le roman se

situé à mi-chemin entre le conte de fées et l'analyse sociologique. Je sais, le conte de fées et l'analyse sociologique sont totalement à l'opposé. L'un nous entraîne hors du réel dans une histoire extraordinaire ; l'autre au contraire nous ramène à la froideur complexe de ce réel, qui brise les velléités d'écriture narrative. Le roman est cet art étrange qui parvient à mêler narration et compréhension. Au-delà des questions de style, les plus grands romanciers ont toujours été ceux qui ont su sonder au plus secret les mouvements d'une époque. Or, aujourd'hui tout est en train de changer très vite dans les relations amoureuses, et il me semble qu'une assez large partie de la production littéraire se réfère encore aux modèles anciens. Ou du moins n'est pas suffisamment attentive aux détails, notamment matériels, qui révèlent dans les profondeurs les mutations en cours. La quasi-absence du premier matin n'est qu'un petit exemple parmi beaucoup d'autres.

Pourtant, nombre des histoires (vraies) qui suivent sont romanesques en diable. Surprises, rebondissements, émotions en tous sens ; la matière est incroyablement riche. Beaucoup plus romanesques que la trame classique finalement assez pauvre de l'évidence amoureuse au premier regard échangé. Dans ce schéma canonique, on sait qu'ensuite les deux tourtereaux vont devoir affronter des obstacles (sinon l'intrigue est réduite à zéro) avant de pouvoir déboucher sur un *happy end*. Mais tout cela est quand même bien répétitif et prévisible.

Je n'ai cessé d'y penser après avoir fini ce livre. (Il est ainsi des livres qui continuent à hanter, d'une façon ou d'une autre, leur auteur.) Je me disais que ces tranches de vie auraient tellement mérité d'inspirer un récit fictionnel ! Prenez Tristan et Isa. Lui, qui explique si bien pourquoi se forme son sentiment pour sa belle ; elle, qui trouve les mots nous permettant de comprendre comment elle est entraînée dans une histoire qu'elle croit ne pas être la sienne. Leur interprétation des mêmes événements partagés est complètement opposée alors qu'ils entrent dans l'aventure complice de la vie à deux. J'étais plus particulièrement hanté

par cette histoire si étonnante. Jusqu'au jour où... C'est arrivé comme ça : je me décidai à prendre la plume pour écrire un livre d'un type nouveau pour moi, mon premier roman¹. Les deux personnages, Sami et Charlène, doivent beaucoup à Tristan et Isa. Qu'ils en soient à nouveau remerciés. Et de nombreuses scènes du roman (la sortie du lit, le petit-déjeuner) ont été inspirées par les riches ressources de cette enquête.

L'écriture romanesque est très différente. L'auteur n'a rien à expliquer ni à prouver, il est follement libre (quel bonheur !). Tel un dieu, il invente des personnages qui deviennent (pour lui) vraiment vivants. Et qui finissent par l'entraîner là où il ne pensait pas aller dans son intrigue. Cette folle liberté n'empêche pourtant pas l'analyse pour qui le souhaite. Personnellement, j'ai vraiment eu l'impression de continuer mon travail habituel de sociologue de l'intime, d'une autre manière. Car entrer dans la peau d'un personnage qu'on invente permet de vivre les choses de l'intérieur et d'aller très loin dans la finesse des sensations éprouvées. Mais je sais bien que pour moi, ceci n'aurait pas été possible sans les enquêtes préalables, comme ce *Premier matin*. Je sais bien aussi que dans ce *Premier matin*, volontairement subordonné aux contraintes sociologiques pour faire œuvre scientifique (strict respect de la parole des enquêtés, déroulé analytique de l'argumentation, cadrage des situations et travail de références), j'ai malgré tout fait mon possible pour que l'écriture reste fluide. Et même, parfois, que le lecteur soit entraîné dans des bribes d'histoires aux allures de roman. À vrai dire, je n'ai pas eu beaucoup à me forcer. Car, souvent, comme le dit le dicton populaire : « La réalité dépasse la fiction. »

1. *C'est arrivé comme ça*, Lattès, 2012.

Introduction

Qui ne rêve, qui n'a jamais rêvé d'amour ? Qui oserait critiquer ou rejeter ce sentiment à nul autre pareil ? Dans notre société sans boussole, où chacun s'interroge sur le sens de sa vie, l'amour plus que jamais est l'idéal, au monde, le mieux partagé. Doux ou brûlant, rassurant ou frénétique, il est l'enveloppement émotionnel et l'ouverture à l'autre qui nous sauvent de la sécheresse égotiste de la modernité.

C'est pour cela que nous nous racontons des histoires. Encore et encore. Des histoires d'amour, sans cesse recommencées. Belles comme l'envol de l'émotion, qui nous fait si légers ; tristes parfois aussi, car il n'est de véritables histoires d'amour sans chagrins d'amour ; édifiantes toujours, car nos pauvres vies ordinaires ont bien du mal à s'élever au niveau espéré.

Le couple aussi se raconte des histoires, même quand l'amour n'y est plus que reliquat discret. Il se met en scène dans un récit qui fait sens, avec un début bien net, la rencontre, puis des épisodes qui s'inscrivent dans une suite logique : les temps héroïques, la conquête du confort, l'arrivée de l'enfant, etc. Et c'est très bien ainsi. Parce qu'il est impossible de vivre sans se raconter une histoire de sa vie (belle autant que possible) : il nous faut continuellement tisser le fil qui relie les événements les plus éparés. Le seul problème est que, le récit prenant trop ses aises avec la réalité, celle-ci ne devienne difficile à atteindre pour qui le souhaite. En particulier le chercheur, qui interroge sur la vie conjugale. Le

risque est grand en effet qu'il recueille alors le mythe familial plutôt que la vérité concrète des gestes et des pensées. Le sociologue doit donc trouver une astuce pour contourner l'obstacle. Dans un livre précédent, *La Trame conjugale*, j'avais levé la difficulté en suivant la piste du linge pour poser des questions précises sur le fonctionnement conjugal au quotidien et sur la façon dont s'était formé le couple. Il en résulta une vision souvent très éloignée des histoires officielles.

Qu'est-ce que l'amour ? Comment, concrètement, se forme-t-il ? Il me fallait dans cette nouvelle enquête trouver une autre astuce, pour éviter les récits convenus. Mon but n'était pas (comme l'accusation en est souvent faite au sociologue) de dévoiler les illusions de l'amour pour le pur plaisir méchant de dévoiler les illusions, et encore moins de briser ses enchantements. Il était tout simplement de savoir, avec le plus d'exactitude et de précision possible, quel était réellement son mode de fonctionnement. D'ailleurs, nous verrons à la fin de ce livre qu'un nouvel imaginaire amoureux se cherche pour créer une féerie plus adéquate aux comportements et aux expressions sentimentales qui se développent aujourd'hui ; nous ne risquons pas de perdre nos belles émotions à regarder de près la vérité en face.

Quelle pouvait bien être cette astuce permettant d'atteindre à la réalité de l'amour ? Un objet comparable au linge pour le fonctionnement conjugal, le lit par exemple ? L'idée n'était pas mauvaise, mais posait quelques problèmes. Il se révélait plus judicieux de choisir un moment, particulier et important, et un contexte précis lié à ce moment. Une des déformations les plus courantes des belles histoires que nous nous racontons consiste à réécrire les débuts, souvent beaucoup plus approximatifs que ce qui est déclaré après coup. Cette manipulation étant opérée, l'histoire amoureuse officielle n'a plus ensuite qu'à dérouler sa logique, vaincre éventuellement quelques adversités, franchir des étapes. Alors que très souvent rien n'était vraiment joué au début.

Pour éviter cette réécriture trompeuse, la ruse toute simple consistait donc à fixer l'enquête sur un instant donné, avant que le couple ne soit établi, mais après la rencontre. Il ne pouvait y avoir la moindre hésitation : le premier matin était ce moment parfait. L'un des problèmes du lit comme analyseur était de faire la part trop belle au sexe, dont il est difficile de déterminer exactement la place qu'il occupe dans la montée du sentiment. Le matin au contraire est une sorte d'intervalle équivoque où les différents éléments constitutifs de l'amour sont susceptibles d'entrer en jeu. Les élans de la veille sont retombés, l'atmosphère est plus calme ; la sensualité caressante peut cependant réveiller le désir. Tout est possible au premier matin, moment particulièrement riche de contenu et ouvert. Paradoxalement, la trop grande richesse d'un objet d'enquête peut parfois poser problème au chercheur, qui ne parvient plus à la cerner, et s'y noie au lieu de la dominer. Heureusement le premier matin conjure ce risque en offrant une unité de temps et de lieu digne du théâtre classique. Les scènes, très typiques (l'éveil, le cocon-lit, la sortie du lit, la toilette, le petit-déjeuner), se déroulent en quelques heures, dans deux ou trois pièces seulement (la chambre, la salle de bains, le coin repas). Le contexte est donc merveilleusement précis, permettant à l'enquête de creuser en profondeur, et d'accumuler une richesse multiforme sans craindre la dispersion.

Chaque recherche introduit le sociologue dans un univers différent, une ambiance particulière. Celle des premiers matins respire le mélange insolite de sensations extrêmes habituellement peu faites pour s'entendre ; le bien-être et l'angoisse, les rires et les tourments, le plaisir et la peine. Ajoutées à l'unité de temps et de lieu, elles produisent une théâtralité évidente. *Premier matin* est un livre visuel (ou cinématographique), caractère qui ne tient pas à ma volonté ni à l'écriture, mais aux tableaux et aux scripts, extraordinairement précis, tels qu'ils m'ont été décrits. Vous allez peu à peu vous familiariser avec quelques personnages, stars malgré elles, qui au fur et à mesure de leurs apparitions vont prendre

la forme de héros récurrents. Démontrant que, derrière l'apparence de banalité et de vide, de modicité des péripéties, le premier matin au contraire est un moment de la vie où se nouent les intrigues les plus folles.

Et les plus lourdes de conséquences pour l'avenir. Ma surprise fut en effet de constater que l'instrument d'analyse, excellent comme je l'ai dit, n'était pas seulement un instrument d'analyse, permettant de voir comment l'amour se forme réellement aujourd'hui. Il était aussi en lui-même un événement décisif, sans doute aujourd'hui le plus décisif dans la suite de micro-aventures qui enclenchent la vie conjugale. Le premier matin, avec ses airs de rien, ses éveils pâteux, ses caresses amoureuses ou fatiguées, ses petits bisous pour remplir les blancs de la conversation, ses moments de gêne ou d'ennui, ses agacements minuscules et ses pensées secrètes, est tout le contraire d'un non-événement. Car désormais le couple se joue au premier matin.

Remerciements

Ce livre n'aurait été qu'un froid squelette sans les témoignages si justes et sincères des personnes interrogées, qui n'ont pas économisé leurs efforts pour retrouver dans l'arrière-fond de leur mémoire des souvenirs merveilleux de vie et de précision. Merci.

Merci également à Mathilde Perrot, pour l'aisance très professionnelle avec laquelle elle a su faire parler du plus intime, Gaétan Bénis et Karim Gacem pour leurs contributions, Michèle Lalanne-Lestieu pour le cadeau de Pirandello, Soizic Hidrio, Cécile Lacorre, Bertrand Dreyfuss et Marie-Paule Rochelois pour leur lecture du manuscrit, et François de Singly, comme toujours, pour son indéfectible soutien.

Première partie

Scènes du premier matin

1

L'éveil

« Je dois pourtant vous dire un mot de la minute inouïe que fut mon réveil, le lendemain matin. Je m'éveillai d'un sommeil de plomb, d'une noire profondeur comme je n'en connus jamais. Il me fallut longtemps pour ouvrir les yeux, et la première chose que je vis fut, au-dessus de moi, le plafond d'une chambre inconnue, puis, en tâtonnant encore un peu plus, un endroit étranger, ignoré de moi, affreux, dont je ne savais pas comment j'avais pu faire pour y tomber. D'abord, je m'efforçai de croire que ce n'était qu'un rêve, un rêve plus net et plus transparent, auquel avait abouti ce sommeil si lourd et si confus ; mais devant les fenêtres brillait déjà la lumière crue et indéniablement réelle du soleil, la lumière du matin ; on entendait monter les bruits de la rue, avec le roulement des voitures, les sonneries des tramways, la rumeur des hommes ; et maintenant je savais que je ne rêvais plus, mais que j'étais éveillée. Malgré moi, je me redressai, pour reprendre mes esprits, et là..., en regardant sur le côté..., je vis (jamais je ne pourrai vous décrire ma terreur) un homme inconnu dormant près de moi dans le large lit... mais c'était un inconnu, un parfait étranger, un homme demi-nu et que je ne connaissais pas. »

Stefan Zweig, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*¹.

« Ce matin-là ? Ah vous me faites rechercher bien loin ! » Georgette n'a connu qu'un seul homme dans sa vie, un seul premier matin, il y a si longtemps, il y a cinquante-sept ans. Pourtant les

1. Traduction française d'Alzir Hella, © 1981, 2000, Alzir Hella et Éditions Stock.

souvenirs reviennent, un à un, et dessinent avec une honorable précision les contours de la scène.

La mémoire n'a pas toujours été aussi bonne chez les personnes que nous avons interrogées, même pour des matins très récents. Non pour un problème neuronal de déficience mnésique. Mais parce qu'un des mécanismes propres au premier matin consiste à refouler toute une partie des observations et réflexions qui pourraient compromettre l'entreprise en cours. Ce qui est en jeu n'est pas mince. Il s'agit ni plus ni moins de savoir si les protagonistes vont ou non s'engager, au-delà de la simple nuit d'amour, dans un véritable pas de deux conjugal. Nous verrons comment et pourquoi une certaine amnésie (produit de l'aveuglement de l'instant) est pour cela nécessaire. Le paradoxe étant que cet événement essentiel, désormais de plus en plus fondateur du couple, doit se vivre de façon anodine et légère pour fonctionner avec efficacité. Ce qui n'arrange pas les affaires de l'enquêteur, condamné à travailler dur pour ne faire remonter parfois que quelques bribes à la surface.

Les gens ne parlent jamais de la même manière selon qu'ils évoquent tel ou tel sujet. Chaque thème d'enquête fait plonger le chercheur dans une atmosphère particulière. Le climat des présentes interviews peut être résumé en quelques mots : rires, douceur, nostalgie. Le premier matin lui-même est d'abord une perception globale, qui donne sa couleur à tout ce qu'elle intègre. « C'est un tout, c'est une ambiance » (Charles-Antoine). Rires, douceur, comme pour les entretiens, mais aussi peur et malaise. Une ambiance assez indéfinissable, qui s'installe dès les premières secondes de l'éveil.

L'éveil ordinaire

Chacun fait quotidiennement l'expérience de l'éveil, et du temps qui lui est nécessaire pour « émerger et se remettre les idées en place » (Walter). En ce domaine les variations interindividuelles sont grandes. Au premier matin, les rythmes sont donc rarement synchrones. « Moi, dès que j'ouvre les yeux, je me lève, elle non.

Je peux pas rester au lit si je suis réveillé. Il faut que je me lève et que je fasse quelque chose. » Vincent a été très surpris, il ne comprenait pas Aglaé. « Ses habitudes par rapport à la veille n'étaient pas du tout les mêmes. C'est le genre : elle arrive chez elle, elle met la télé, elle allume la musique. Le matin, non ! faut pas allumer la télé ! faut pas mettre la musique ! » Même changement d'attitude concernant la conversation. « C'est une personne qui parle beaucoup. Et maintenant je sais que la première heure, faut pas lui parler. » Il avait cru la première fois que cette « drôle de tête » était due à la migraine causée par les excès de la veille. Mais il lui fallut bientôt se rendre à l'évidence : les matins suivants, Aglaé, figure bougonne, se réveillait tout aussi lentement et péniblement.

Contrairement à une illusion tenace, le hasard des rencontres ne fait pas toujours bien les choses : Alban aurait peut-être dû croiser le chemin d'Aglaé. Car il lui faut environ le même temps pour bien se réveiller. « Des fois une heure de pas très bonne humeur. » Manque de chance (sur ce point), c'est en compagnie de Lisa qu'il a fait sa vie, et qu'il émerge difficilement du sommeil. « Elle par contre le matin, faut qu'elle discute de tout. » Pression insupportable. Depuis quatre ans, ils vivent en couple mais dans deux logements séparés ; cette différence de rythme au réveil n'y est pas pour rien. Du côté bougon, la différence de rapidité de l'éveil est donc tout aussi difficile à endurer que pour celui ou celle qui doit faire face à la mine renfrognée.

Mais je vais trop vite en besogne. L'éveil se divise en plusieurs phases et j'ai oublié la toute première, les quelques secondes qui suivent l'instant précis où s'ouvre la paupière. Le sommeil n'est pas un trou noir de la pensée. Il est marqué par des séquences de rêves où le cerveau dépense de l'énergie et se fatigue comme les muscles dans l'effort. Nous avons pendant la nuit une autre vie mentale, qui, pour des raisons encore mal connues, redistribue et recompose profondément les idées diurnes [Jouvet, 1992]. À l'instant précis de l'éveil, chacun vit donc très logiquement un

moment de flottement identitaire ; il faut instantanément reconstituer les repères de sa personnalité habituelle. Ici, pas question d'attendre une heure comme le font Aglaé et Alban pour les phases ultérieures de la mise en route des gestes et des pensées. Il y a urgence. Il y a danger. Un flottement prolongé (au-delà de quelques secondes) pourrait ruiner notre intime conviction que nous sommes un et indivisible, toujours égal à nous-même, inscrit dans une histoire logique et qui fait sens. Les premières secondes de l'éveil sont donc marquées par une activité mentale intense, consistant à renouer avec le fil de l'existence, à reprendre l'histoire biographique là où elle avait été laissée la veille.

Dans les circonstances ordinaires, le processus se déroule sans pression excessive. Les repères du quotidien, à peine sentis du bout des doigts ou à portée de narine, à peine entrevus au premier regard (l'armoire, à la place immuable qu'elle occupe depuis dix ans ; le partenaire conjugal, inchangé depuis plus longtemps encore) confèrent à eux seuls l'assurance de la continuité biographique. Il suffit donc de bricoler quelques détails ajoutés pour engager comme il se doit la journée qui s'annonce. Plus les circonstances sont exceptionnelles (lieu inconnu, partenaire inhabituel voire surprenant), plus au contraire le travail mental est tendu, car il doit parvenir à reconstituer un lien avec la veille, dans un laps de temps le plus court possible. Un vide prolongé, ou même une hésitation représenteraient un véritable risque existentiel. Il faut, d'une manière ou d'une autre, renouer dans l'instant le fil de sa vie. Un simple changement de lieu, comme le fait de se réveiller à l'hôtel, implique déjà une mobilisation cognitive, même quand, comme pour Walter en raison de son métier, cette expérience a fini par s'intégrer dans ses habitudes. « C'est pas dix secondes, c'est un millième de seconde, je me dis : "hôtel !", c'est la première chose. Juste après c'est très mélangé. Je vois les meubles, la décoration de l'hôtel (il y a quand même des différences), et en même temps je pense où je suis, pour faire quoi, le programme du matin, si je suis pressé ou pas... Mais en même

temps, c'est bizarre, je pense toujours à moi, à ma vie, à qui je suis dans cet hôtel, pourquoi, à la différence avec la vie chez moi. C'est très subtil mais je me sens quand même un peu différent, on se réveille pas pareil, t'es obligé de penser. » Le premier matin, surtout quand la nuit préalable n'a pas été longuement préméditée, procure des surprises beaucoup plus fortes.

« *Qui suis-je ?* »

« Je regardais la pièce, et me demandais ce que je faisais là. » Sophie fut frappée à la fois par le décor inconnu et la soudaine découverte d'un personnage très problématique à ses côtés. Cela formait un tout. Incompréhensible et insupportable. « Aussitôt la première chose à laquelle j'ai pensé c'est la fuite. » Le fil de sa vie ne pouvait être renoué qu'en refusant immédiatement cette nouvelle réalité qui se proposait à elle. Elle ne pouvait être la femme de ce lieu étrange et hostile, elle devait retrouver sa véritable identité. Il fallait fuir, oublier ce matin, et les écarts de la nuit qui en étaient la cause. C'est pourquoi tout fit bloc à ce point, le décor et le personnage problématique. Car tout devait être rejeté.

Il est rare que le rejet soit aussi brutal. Rodolphe collectionne plutôt les petites mauvaises surprises matinales. « Des fois le soir t'es complètement déchiré, et le matin t'as pas l'impression que c'est la personne avec laquelle tu t'es endormi. C'est pas la grosse différence, c'est pas... tu croyais t'endormir avec Cindy Crawford et tu te réveilles avec Miss Olida. Mais quand même... » Faisant économie de toute délicatesse, il poursuit à propos de son actuelle compagne : « J'ai remarqué ça dès le premier jour, elle a les yeux qui ont tendance à gonfler. Le matin, ça fait un peu particulier, ça m'a surpris. »

Il ne faudrait pas que je dresse un tableau trop noir des premiers matins. Généralement en effet la surprise est plutôt agréable. Ce qui n'a cependant guère la vertu de protéger contre le flottement

identitaire. La bonne volonté amoureuse pousse à accepter ce qui ordinairement surprendrait ou choquerait. Le travail biographique à effectuer n'est toutefois pas rendu plus simple. « On se réveille, et aussitôt on pense à ce qui s'est passé, on ne peut pas dissocier les deux » (Erika). Car il ne suffit pas ici de renouer le fil. Il faut imaginer un nouveau scénario. Franck était parti très tôt à son travail, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller Colombine. « Le matin je me suis levée, j'étais toute seule dans l'appartement. Je me suis dit : où suis-je ? que fais-je ? qui suis-je ? J'ai mis longtemps à mettre les pieds sur terre. » Pourtant elle rêvait secrètement que cette nuit ne soit que le début d'une longue histoire avec Franck. Mais au réveil le rêve seul est bien trop flottant pour répondre avec précision à l'urgence de la situation. L'avenir se décidera dans les moments qui vont suivre. Il faudrait avoir les idées claires, savoir exactement ce que l'on veut.

Il y a surprise (et réorganisation mentale) même quand la nuit a été prévue de longue date, imaginée dans de menus détails. Surprise de se retrouver dans un lieu inhabituel, « c'était chez ses parents, dans la chambre de la bonne », et de se découvrir « avec quelqu'un dans le lit » (Erika). « On a ouvert les yeux, on s'est regardé, vraiment de la curiosité, une gêne » (Fanny). Pierre est un des rares qui nient (ou tentent de nier) le moindre étonnement. « Il y avait une totale adéquation entre la Marinette que je connaissais avant et la Marinette que je découvrais dans mon lit. » C'était bien en effet la même personne, et il avait longtemps rêvé d'en arriver là. La surprise, au premier regard sur Marinette, a donc sans doute été de si courte durée qu'elle a vite été effacée de sa mémoire. Quant au dépaysement résidentiel, il était inexistant puisqu'il était chez lui. Il reconnaît pourtant avoir ressenti quelques petits chocs étranges, à propos d'objets apparemment dérisoires. « On s'aperçoit de la présence de l'autre par des petits... par des choses anodines. Par exemple tu vas aux toilettes et tu découvres un pull sur le canapé, ou sa trousse de toilette dans la salle de bains. Tu te dis : tiens, il y a quelqu'un. » Bien qu'il ter-

mine sa phrase par un humour qui en limite la portée, il est vraisemblable que le trouble fut plus profond qu'il ne veut l'avouer et se l'avouer. Les objets qui accrochèrent son regard étaient en effet les signes d'un bouleversement majeur de son existence. Certes il l'avait vaguement rêvé avant. Mais en ce premier matin il le voyait concrètement prendre forme sous ses yeux.

« *Tu vois dans la nuit* »

La nuit n'est pas que sommeil dans cette sorte de nuit-là. Le désir réactive les corps. Les pensées malgré la fatigue ouvrent de brèves fenêtres d'insomnie. Le regard alors saisit au vol les images d'étrangeté du lieu, des détails, des énigmes que l'esprit embrumé ne cherche pas à résoudre sur-le-champ. Il enregistre discrètement. Au matin, ces éléments prestement récapitulés seront précieux pour renouer le fil biographique, et broder peut-être l'amorce d'un nouveau chapitre de l'histoire de vie.

La cueillette paisible d'images éparses est aussi le lot de celui qui s'éveille alors que le partenaire est encore endormi (pour une durée qui peut parfois être longue). « Je restai là, sans bouger, à attendre qu'il se réveille » (Anna). Il n'observe pas avec méthode, il ne cherche pas à analyser, évaluer, calculer. « Tu flottes, quoi, ton regard flotte, il ne perce pas les choses, c'est "tiens..." ». Tu détailles sans détailler vraiment » (Anna). Le regard flotte, cependant que les pensées vagabondent, et se laisse de-ci de-là accrocher. Par des formes naguère inconnues en train de se transformer en repères presque familiers, déjà ! « J'ai reconstitué tout ce que je connaissais : je connaissais telle peluche, je connaissais la boîte à chapeaux » (Boris). Par des fragments porteurs de devinettes ou de mystères plus profonds. « J'étais dans le réveil alors qu'elle n'était pas réveillée. C'est cette période où tu vois dans la nuit, où tu vois l'armoire, tout ce qui se dessine, la chaîne en face (t'essaies de deviner les disques), les jaquettes (t'essaies de deviner les bouquins). Tu regardes tes fringues au pied du lit » (Boris). La chambre du

premier matin est toujours, toujours, une nouveauté, surprenante au moins sous quelques aspects, y compris pour l'hôte des lieux. Elle est même dans certains cas (quand sa fréquentation ne remonte qu'au soir précédent) véritablement révélée. Car les pensées étaient la veille tellement ailleurs que les yeux ne pouvaient bien voir, voilés qu'ils étaient par le désir, gauchis par d'innombrables émotions, dont l'angoisse, si fréquente. « C'était totalement différent. La veille tu regardes plein de choses, mais déjà t'as pas la tête à ça, t'es vachement mal, tu te dis putain comment je vais faire ? machin, tout ça... T'es en train de te masturber l'esprit comme je sais pas quoi » (Colombine).

Le regard n'est pas seul, les cinq sens entrent en action, tranquilles mais aigus. Par eux, l'éveillé solitaire tente de se pénétrer de l'esprit du lieu. « J'étais là à regarder, à écouter des bruits, des personnes qui parlaient, à m'imprégner de l'ambiance en fait » (Anna). Vincent est un authentique urbain, fier et satisfait de l'être. « C'est bête à dire, mais j'aime bien entendre les voitures le matin passer. » Or en ce matin si particulier, les bruits familiers de la ville avaient disparu. Au contraire, il se sentait enveloppé par un silence épais, qui pour lui était oppressant. Un silence à peine troublé par des sons incongrus. Le meuglement d'une vache au-dehors. Et dans la maison le piétinement des souris. « Il y a un grenier au-dessus, qui sert à rien. Et il y avait des souris, t'entendais vachement bien les souris, ça, je détestais ! » Vincent n'en était hélas qu'au début d'une longue liste de désagréables découvertes. Son odorat par exemple n'annonçait rien de plus engageant. « Ça sentait... elle a un petit pot-pourri, là, moi j'aime pas trop ça. » Colombine au contraire se perçut emportée tout entière, dès la première seconde, par un parfum étrange et fort qui la submergeait d'exotisme. « C'était pimenté, une odeur chaude, entre le piment et le curry. » Elle était seule au réveil. Pourtant cette odeur c'était Lui, incontestablement Lui, sa vérité profonde. « Tu sentais la présence, la personne à travers cette odeur-là. C'était vachement agréable. »

Chacun des cinq sens travaille d'une façon qui lui est propre, à des moments spécifiques des matins d'amour. L'odorat comme l'ouïe imprègnent d'informations diffuses, récoltées déjà dans le sommeil ou le demi-sommeil. Alors que l'odorat s'étend à toute la pièce, que l'ouïe inspecte encore plus largement au-dehors, le toucher opère de manière aussi précoce mais dans le cadre d'un espace étroit ne dépassant guère le lit. « La couverture, ou le dessus-de-lit-je-ne-sais-quoi, avec des franges, genre dix centimètres, le sale truc de grand-mère là tu vois. Je ne sais pas comment je faisais, je les avais toujours quelque part où fallait pas, ces putains de franges. Ça m'agaçait aussi parce que c'était bien dans son style vieux truc à la con » (Walter).

« *Je ne connaissais pas son côté-là* »

Le regard est différent, son efficacité dépendant de l'éveil (il ne récolte pendant la nuit que dans des phases d'insomnie). Mais lorsqu'il entre en action, sa puissance est sans commune mesure. Car l'image est un concentré d'informations plus dense que le son ou l'odeur [Kaufmann, 1995]. Les objets parlent. Ou plutôt pourraient parler. Ils sortent lentement, un à un, du silence. Comme s'ils étaient jaloux des secrets qu'ils détiennent et ne les livraient qu'à contrecœur. Ego alors regarde et regarde encore, pour tenter de leur faire dire davantage. Car il sent que leurs secrets sont immenses. « Je voyais ses étagères tout ça, des bibelots. Il y avait des tableaux aussi que je n'aimais pas du tout dans sa chambre, ça, je l'avais remarqué ! Deux tableaux de Van Gogh (un le portrait là, tu sais... et l'autre je sais plus lequel), je regardais ça, et je sais pas, j'étais fixé là-dessus, j'aimais pas du tout. Je me demandais ce qui l'intéressait dans ce tableau, je ne connaissais pas son côté-là. C'était pas le personnage que je connaissais. En deux semaines tu peux pas connaître. » Depuis quinze jours qu'il la fréquentait, Vincent croyait en vérité connaître Aglaé. C'est précisément en ce matin, dans la contemplation perplexe de